

Or je rêvais avec les paupières mi-closes...
Nous avions fait sur mer un voyage enchanté,
Et le soleil s'était endormi sur des roses,
Et laissait monter l'ombre et la sérénité.

Nous avions salué bien des caps au passage
Qui vers les flots amis descendaient en dormant.
La mer autour de nous, comme l'âme du sage,
Était unie avec un peu de tremblement.

Un chant insaisissable émanait des eaux vertes,
Et mon cœur, exempté de souvenir ingrat,
Était comme un palais qui, les portes ouvertes,
En silence attendrait que le maître rentrât.

Il était là, le maître Amour...—c'était dans l'ombre
Une miss, incluant un oval effilé,
Harmonieuse comme un grand vers plein de nombre
Pur secret virginal dans l'ivoire scellé.

Sans dessein, rapprochés par le hasard des choses,
Sans nous connaître, hélas ! ni nous parler encore,
Je voyais à travers mes paupières mi-closes,
Sa candeur éclairer son front encadré d'or.

Et je me sentais pris d'angoisse et de délices.
La puissance du maître opérait en mon sein.
Je reverrais partout l'ovale aux tresses lisses !
Partout il me suivrait, ce regard sans dessein !

Et s'il fallait au port nous séparer, sans doute
J'en mourais.— Elle avait, distraite et souriant,
Pris mon cœur comme on prend une fleur en route,
Sans songer qu'on la fait mourir en la cueillant...

Les flots se déroulaient cependant, longues chaînes,
Le navire filait ; la distance décurt...—
Lorsqu'au sommet obscur des collines prochaines
Une lueur étrange et farouche apparut.

Un sombre flamboiement sembla jaillir de terre,
Une tache au ciel pur s'élargissant,
Et ce fut l'ouverture affreuse d'un cratère,
Et ses roches pleuraient de la lave et du sang.

Alors, joignant les mains, la jeune passagère
Se l'va de pitié pâle dans le soir bleu,
Et d'une douce voix d'enfant et d'étrangère :
—Oh ! pauvres gens, monsieur, me dit-elle, le feu !—
Son geste me montrait, là-haut, la tache énorme ;
Mais je vis des sommets surgir en ce moment
Et tourner dans le ciel incendié, la forme
D'un bouclier barbare ou d'un saint sacrement...

Si nous eussions été dans l'immense Norvège,
J'eusse pensé : "Voici le soleil de minuit !"
Mais c'était loin des champs hérissés de la neige,
Et la mer était tiède et palpitait sans bruit.

Et le globe en suspens rase la cime noire
Et monta dans l'azur et la sérénité ;
Et, m'inclinant, je dis à la vierge d'ivoire :
—No miss, it is the moon—c'est la lune d'été...

L'astre nocturne, ayant quitté la terre et l'ombre,
Dépouillant sa rougeur, s'amointrissait dans l'air ;
De la pourpre sanglante, il passait à l'or sombre
Jusqu'à ce qu'au zénith il fut tout satin clair...

Et c'était simplement, lorsque nous arrivâmes,
La lune, des songeurs aimée et chère aux fous,
Petit soleil de neige, exhalant jusqu'aux âmes,
Comme des baisers morts, ses rayons froids et doux.

Et nous touchâmes terre ; et jamais, de cette heure,
Je n'ai revu la miss à l'ovale effilé,
Et ne sais si quelque autre a lu, dans sa demeure,
Le secret virginal dans l'ivoire scellé ;

Et j'ai réçu pourtant !—mais en mon âme reste
Son souvenir, charmant et lumineux, mêlé
A la candeur lunaire, à la douceur céleste,
Au flot tranquille, à peine au passage troublé...—

Ainsi, parfois, devant le regard d'une femme,
Le frisson prend au cœur, on tremble, on sent le dieu :
On a peur que ce soit la passion de flamme,
Rouge soleil, couleur du sang qu'il met en feu :

Et puis, cela s'apaise : et la terre recule,
Et cela monte ; et tout devient du rêve autour...
Il ne reste, à la fin, qu'un bleu de crépuscule ;
Et c'était seulement la lune de l'amour.

N'est-ce pas que cela valait la peine d'être imprimé ?

Leon Tédieu

LE TOMBEAU SUR LES BORDS DU RHIN

LÉGENDE

Sur les bords déserts du Rhin, s'élève, en un lieu rempli de solitude, un funèbre monument. Là, sont déposés les corps des enfants de la France qui donnèrent pour elle leur sang généreux. Là, dorment du dernier sommeil les héros qui combattirent les com-

bats des braves. C'est sous cette froide pierre que la mort, au front blême, a réuni dans l'éternel repos ceux qui ne connurent point de repos tant que la Patrie fut menacée.

Le chef et le subordonné, le général et le simple soldat se sont assis ensemble au festin fraternel préparé par la main du trépas, en attendant l'arrivée des vieux compagnons d'armes que la mort a encore épargnés.

Personne ne vient, sur la rive déserte, porter ses pas vers le blanc mausolée, et, seul, le murmure de l'onde gémissante du Rhin s'unit dans la nuit avec les sifflements du vent dans les grands arbres et dans les noirs cyprès pour chanter le noble trépas des braves et la défaite glorieuse des vaincus.

A une certaine époque de l'année, disent les pauvres paysans de ce pays désolé, quand la nuit est venue et que la lune, dissipant les sombres nuages, caresse de sa pâle lumière ces marbres glacés et ces trophées de la guerre, quand la voix solennelle de la tempête se fait entendre dans l'atmosphère tremblante, quand l'ombre des arbres semble flotter sur le tombeau silencieux comme un long voile de deuil, on voit sur la plaine paraître des ombres étranges...

Lentement, lentement, les ombres des soldats trépassés se ragent à l'envi en lugubres bataillons. Aucun ne manque à l'appel, ni le sombre hussard, ni le dragon au bras vigoureux, ni le cuirassier gigantesque. Les chefs sont là, aussi, faisant ranger les nombreux arrivants, et les blancs régiments se forment en silence dans la vaste plaine.

Là sont les braves ! là sont ceux qui firent la noble France grande et belle parmi les nations, et qui défendirent ses saintes frontières ! Oh ! comme leurs bataillons sont nombreux ! Comme leurs rangs sont pressés ! Les voyez-vous accourir de tous côtés, ceux dont le sang rougit les flots du Rhin, et dont les corps engraisèrent ses plaines ! Gloire à ceux qui moururent pour la sainte Patrie !

Puis, quand tous sont rendus, quand les chefs sont à leurs postes, quand les coursiers ombrageux ont obéi au frein des pâles fantômes qui les montent, et que les étendards de la guerre flottent au loin sur les bataillons, alors paraît le chef, alors paraît le sublime Empereur !...

Il est là, tel que les peuples le virent un jour, traversant sur son cheval de bataille le monde devenu trop petit pour ses conquêtes.

Autour de lui sont ses généraux, qu'il aimait comme des frères, et que les peuples, pleins d'admiration, appelaient les : Braves des Braves, et les : Fils chéris de la Victoire.

Cependant, un grand calme se fait dans la pâle assemblée des trépassés... et les vents frémissent dans les branches desséchées par le souffle de l'automne, la lune voile son front devant celui qui faisait et défaits les princes et les rois tout-puissants...

Mais, voici que l'ombre du grand Empereur s'avance, il parcourt au galop les rangs nombreux, et ses lèvres blémies laissent échapper, comme aux jours passés des victoires, ces mots solennels : "Soldats, je suis content de vous !..."

Les soldats, de leurs mains décharnées, présentent au chef sublime leurs armes dont le bruit effraya tant de fois la vieille Europe... de sourdes clameurs semblent sortir de ces poitrines glacées par la main du trépas...

Mais, peu à peu, les ombres s'évanouissent, les cavaliers, emportés par les pâles coursiers, vont s'effacer et disparaître dans les ténèbres de la nuit, les blancs manteaux flottent au loin sur la blanche plaine, et la Grande Armée disparaît pour revenir au prochain anniversaire.

Les ombres se dissipent, les étoiles commencent à pâlir, le jour paraît sur le clair horizon et vient éclairer le sommet de marbre du sinistre monument ; alors, le voyageur égaré dans ces plaines silencieuses contemple avec effroi les nombreux pas de coursiers empreints sur le sol bouleversé ; il se demande avec étonnement où sont les cavaliers qui laisseront ainsi leurs traces sur le rivage désert...

Qu'ils reposent dans la paix, les braves qui coururent dans les combats ! Qu'un éternel repos enveloppe ceux qui vécurent dans le bruit des armes et les clameurs des batailles ! Que le Dieu

des armées reçoive dans sa gloire ceux qui moururent pour la noble France !...

Et toi, Rhin majestueux, Rhin qui vit tes flots augmenter des flots de leurs sueurs et de leur sang généreux, toi qui seul dans le silence des nuits chante maintenant leur gloire de ton murmure solennel, que ta grande voix s'élève éternellement pour célébrer leur courage et leurs louanges !

Portez au loin ces louanges, flots du Rhin sublime, portez-les de mer en mer !...

J. Colomier

Montréal, 1887.

MONSIEUR MARÉCHAL



Monseigneur Maréchal, évêque de Laval, France, a succombé dernièrement à la rupture d'un anévrisme. Le regretté prélat venait de prendre possession de son siège.

C'était l'ancien curé de Corbeil, où il avait laissé une grande réputation de vertu et d'éloquence. Ancien élève, puis professeur de Notre-Dame-des-Champs, il avait été l'ami de NN. SS. Foulon, Lavignerie, Langénieux, l'un, archevêque de Lyon, et les autres cardinaux-archevêques de Carthage, d'Alger et de Reims.

POUR LES ORPHELINS

C'est aujourd'hui mercredi que paraît le MONDE ILLUSTRÉ, et, comme il en est encore temps, nous en profitons pour annoncer à nos lecteurs que l'on vient d'ouvrir, au coin des rues Cathédrale et St-Jacques Ouest, un bazar au profit de l'orphelinat des Sœurs.

Si vous voulez faire votre devoir, allez y passer une soirée, vous ne le regretterez pas, car vous serez reçus avec la plus gracieuse bienveillance par les Dames patronesses et vous y passerez quelques heures des plus agréables.

N'oubliez pas votre porte-monnaie. Les Sœurs ne peuvent pas subvenir à tous les besoins, et il faut que nous les aidions à élever ces pauvres petits abandonnés dont elles prennent soin.

La fille aînée du général Boulanger se prépare à entrer en religion. Elle prononcera ses vœux de Carmélite le 26 de ce mois.

Le jour de l'ouverture de la chasse est, avec le 1er janvier, celui de l'année où il se débite le plus de mensonges.—G. M. VALTOUR.

Les journaux sont priés de mettre la population canadienne en garde contre les offres d'engagements que certaines personnes de Chicago font aux serviteurs et servantes du Canada.